

## Chapitre I

### Les battements d'ailes d'un papillon

Dans les rues d'Irkoutsk, au sud de la Sibérie orientale, la lune se dévoilait avec difficulté sous son premier quartier. Le vent, glacial et taquin, jouait allègrement en propulsant des papiers égarés à travers les branches dénudées des arbres. Certains bourgeons timides tentaient de voir le jour, signe que l'hiver toucherait bientôt à sa fin. Un épais manteau blanc persistait à recouvrir la campagne avoisinante sous l'effet des températures négatives. La dernière chute de neige remontait déjà à une dizaine de jours. Serait-elle la dernière de l'hiver ? Il était encore bien trop tôt pour le dire. Silencieusement, comme si leurs moteurs thermiques avaient mué en propulsions électriques, deux SUV Patriot noirs s'arrêtèrent devant le 19 de la rue Profsoyuznaya. La petite voie, totalement déserte au beau milieu de la nuit, oscillait en ombre et obscurité tant elle était mal éclairée. L'ampoule des réverbères, déjà trop espacés à l'implantation, avait rendu l'âme pour une bonne moitié d'entre eux. Quatre hommes, tous vêtus de treillis de combat noirs, sortirent de chacun des véhicules.

Tandis que les occupants de la première voiture s'étaient étalés dans un rayon d'une trentaine de mètres pour sécuriser l'endroit, les hommes du second pénétraient dans l'immeuble, en file indienne, sans prodiguer le moindre bruit. Ils empruntèrent l'escalier en serpentant jusqu'au deuxième étage. Après avoir pris le temps de gravir les marches sans réveiller les habitants de l'immeuble, les quatre hommes s'arrêtèrent devant une porte en bois qui avait déjà bien

vécu. Son aspect écaillé laissait transpirer plus de bois que la peinture bleue d'origine n'aurait dû en révéler. L'un des hommes regarda sa montre, il était très exactement deux heures. Un autre s'agenouilla et, toujours en prenant le plus grand soin de n'émettre aucun son, crocheta la basique serrure de l'appartement. Il ne fallut qu'une pincée de secondes aux deux autres pour se retrouver dans la chambre du modeste deux-pièces. Son unique occupant n'eut même pas le temps de se réveiller qu'une seringue hypodermique lui était déjà enfoncée dans le cou. Il plongea dans un sommeil encore plus profond, quasi irréversible.

L'un des hommes lui passa un sac noir en tissu sur la tête, son acolyte lui noua les mains dans le dos à l'aide d'un collier de plombier en plastique. Ils l'enveloppèrent dans la couverture de son propre lit et le descendirent pour déposer son corps dans le coffre du premier des véhicules. Les deux voitures démarrèrent dans la même seconde et s'en allèrent le plus naturellement du monde en prenant la direction de l'est de la ville. Dans son intégralité, l'opération n'avait pas duré plus de cinq minutes. Personne n'avait rien vu, personne n'avait rien entendu, la rue retrouvait le calme qu'elle affichait encore quelques instants plus tôt, et seul le vent l'occupait à présent.

Ils roulèrent pendant une bonne dizaine de kilomètres avant de bifurquer sur la gauche pour s'engouffrer à l'intérieur d'un petit bois. Là, bien à l'abri des regards, ils déballèrent leur colis en lui retirant sa couverture. Dans la lumière des phares du second véhicule, l'homme était artificiellement maintenu debout par deux agents qui le dépassaient d'une tête. Les pieds nus dans la neige, l'individu masqué n'était habillé que d'un simple pyjama rayé bleu et blanc. Ils l'appuyèrent contre la portière arrière droite du véhicule et le piquèrent une seconde fois au cou. Cette deuxième injection le réveilla en moins de cinq secondes. Paniqué, il se mit à les questionner dans sa langue natale, sans toutefois parvenir à se débattre.

— Que se passe-t-il ? Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

Mais aucun des hommes ne lui répondit. Ils agissaient sans un mot, comme si ce qui se passait n'était que la fidèle reproduction d'un schéma connu par cœur et répété maintes et maintes fois. Deux des

hommes le firent avancer péniblement dans la neige sur une dizaine de mètres, avant de le pousser dans le dos de manière à ce qu'il tombe à genoux. Un troisième sortit une arme de poing de son étui et, sans prononcer le moindre mot, tira une balle à l'arrière du crâne de l'individu qui s'effondra en avant, face à la neige, la tête toujours emmitouflée dans le sac. Le manteau blanc commença à se parer lentement de rouge. Sans s'attarder et sans la moindre émotion, les mystérieux hommes en noir remontèrent dans leurs véhicules. Ils s'en allèrent sans un bruit, comme ils étaient venus. Ils ne détachèrent pas les mains du macchabée, ils ne retirèrent pas le sac de sa tête. Le message était clair. Il fallait faire comprendre aux forces de police qui examineraient la scène qu'il s'agissait là d'une exécution en bonne et due forme, une signature estampillée des trois lettres FSB.

\*\*\*

Le lendemain matin, à l'université Heinrich-Heine de Düsseldorf, la professeure Béate Diemer venait de terminer son cours de maîtrise des communications écrites et orales antiques à l'attention des étudiants de troisième année en Histoire de l'art et Archéologie. Elle ramassait ses affaires dans sa toute nouvelle sacoche en cuir acquise en début d'année, tandis que les étudiants quittaient l'amphithéâtre, en silence pour certains, dans le brouhaha voire le chahut pour d'autres. Blasée, elle ne prêtait cependant guère attention à leurs échanges. Depuis plus de dix ans, Béate occupait ce poste d'enseignante universitaire. En parallèle, elle était devenue au fil du temps une sommité internationale dans la traduction des hiéroglyphes et de dialectes antiques totalement méconnus du grand public. Ulrich Schmidt, le président de l'université, pénétra dans l'hémicycle à sa rencontre. À sa vue, le visage du professeur Diemer s'émerveilla.

— Alors, Ulrich ? Tu as enfin eu la réponse ? C'est oui ? S'il te plaît, dis-moi que c'est oui. Je t'en prie, dis-moi que c'est oui, lui dit-elle, extrêmement excitée depuis qu'elle l'avait aperçu.

— Bonjour Béate ! Comment vas-tu aujourd'hui ? lui demanda Ulrich, bienveillant, un léger sourire aux lèvres.

— Ulrich ! Tu l’as reçue ou pas ? Si tu me fais languir davantage, je crois que je vais te tuer !

Béate était pourtant connue pour être une femme posée et réfléchie. Elle avait la réputation d’être l’archéologue allemande la plus réservée et la plus distinguée au monde. Beaucoup de ses confrères s’entendaient aussi à reconnaître que, malgré son allure parfois austère, c’était une assez belle femme. Elle avait quarante-trois ans, mesurait un mètre soixante-quinze et l’aiguille de son pèse-personne n’avait jamais osé franchir la barre des soixante-trois kilogrammes depuis les vingt dernières années. Elle ramenait grossièrement en chignon ses cheveux blonds et blanchissants sur sa nuque en les fixant à l’aide d’une pince, ce qui en faisait une coiffure unique et toute personnelle.

Ce n’était pas pour autant une personne négligée. Elle se maquillait légèrement tous les matins et prenait soin de son physique en pratiquant un jour sur deux un jogging de dix à douze kilomètres. C’était simplement une de ces femmes dont la classe naturelle leur apportait charme et distinction sans qu’elles n’aient nullement besoin d’une tonne de produits esthétiques pour égayer leur apparence. Elle bénéficiait également de deux yeux d’un gris bleu magnifique qui à eux seuls auraient pu faire naviguer le cœur des hommes, et pas seulement des marins.

Ulrich Schmidt la regardait toujours avec une petite étincelle au fond du regard. Le directeur de l’université de Düsseldorf était tombé sous le charme de sa professeure préférée dès leur première rencontre. Il savait cependant que ses cent dix kilos, combinés à son mètre quatre-vingts, lui dessinaient un physique bien peu avantageux et irrémédiablement éliminatoire quant à ses chances de séduire Béate un jour. Il l’aimait en secret d’un amour unilatéral et platonique, et le simple fait de pouvoir la voir et lui parler tous les jours le contentait amplement. Béate n’était pas dupe. Elle avait remarqué cette lueur dans les yeux d’Ulrich. Comme il pouvait s’en douter, elle ne partageait pas ses sentiments, mais elle savait s’en servir à l’occasion pour obtenir de lui ce qu’elle désirait.

— Allons Béate, calme-toi, j'ai reçu la réponse ce matin. La lettre est sur mon bureau, mais je ne l'ai pas encore ouverte, je t'en laisse la primeur.

— Mais pourquoi attendre ? Vite ! Vite ! Allons-y de suite ! rajouta-t-elle en poussant sans ménagement ses affaires dans son porte-documents.

Malgré ses talons aiguilles de trois centimètres, Béate marchait si vite dans les couloirs de la faculté que le directeur de l'université avait du mal à la suivre. Leur voyage dans les locaux n'avait pas duré plus de deux minutes, mais cela avait suffi à Ulrich pour sentir perler les premières gouttes de sueur sur son front. Elle ralentit et le laissa la dépasser en arrivant devant sa porte. Il avança jusqu'à son bureau et lui tendit le courrier et un coupe-papier. Béate ouvrit l'enveloppe avec soin et en sortit le précieux sésame.

— Alors ? demanda-t-il, tandis qu'elle lisait encore.

— Yes ! cria-t-elle en se jetant dans les bras d'Ulrich pour l'embrasser sur la joue, ce qui le fit rougir instantanément.

— Dois-je comprendre qu'ils acceptent ? demanda le directeur d'université, sans pour autant chercher à se défaire de cette étreinte qui, à elle seule, suffisait à ensoleiller sa journée.

— C'est génial, Ulrich, les autorités égyptiennes m'accordent le droit d'effectuer des fouilles autour du monastère de Saint-Siméon, près d'Assouan. Enfin, je n'y croyais plus, cela fait trois ans que j'attends ce jour, lui répondit-elle en reculant de deux pas.

— Est-ce que tu peux commencer quand tu veux ?

— L'autorisation ne vaut que d'avril à octobre, en dehors de la pleine saison touristique. On va crever de chaud, mais tant pis, j'attends ça depuis si longtemps.

— Cela ne te laisse guère plus d'un mois pour tout préparer, c'est court, lui dit Ulrich, regrettant déjà le départ de son amour inavoué.

— Tu plaisantes ! J'ai déjà formé mon équipe, il me suffit de passer deux ou trois coups de fil pour que nous soyons tous prêts avant la fin du mois. Tout l'équipement dont j'ai besoin attend déjà dans un hangar. J'y ai investi la moitié de la bourse que j'ai reçue l'année dernière pour mes travaux sur la tablette nubienne découverte par

l'équipe italienne de Paolo Malsini en 1986. Je n'ai plus qu'à appeler Amir Bentaleb au Caire. Il me construira rapidement une équipe de fouilles sur place, des gars du coin qui connaissent le métier par cœur. Un mois, mais que ça va être long, au contraire.

— Tu es certaine qu'il te reste assez d'argent de ta bourse pour financer ces six mois de fouilles ?

— Dis donc Ulrich, je crois me souvenir que tu m'avais dit que l'université était prête à financer l'expédition à hauteur de cinquante pour cent.

— Les temps sont difficiles, nos crédits s'amenuisent et puis il y a...

— Taratata, que me chantes-tu là ? Notre école est l'une des plus riches du pays et, d'ailleurs, si tu regardes bien le courrier, c'est l'université qui a obtenu l'autorisation, je ne suis que son humble représentante. Tu ne vas pas me faire faux bond maintenant, mon cher Ulrich, rajouta-t-elle en lui faisant ses yeux de cocker, comme à chaque fois qu'elle voulait l'attendrir.

— C'est bon, c'est bon, je te couvrirai, comme à chaque fois. L'université financera à hauteur de cinquante pour cent.

— Merci Ulrich, je t'adore, dit-elle en lui déposant une deuxième bise sur la joue.

— Bien sûr, bien sûr, répondit-il sans rêver un instant que cela pourrait être vrai un jour.

— Il faudra que tu me débloques les fonds rapidement, je vais devoir faire un virement à Amir pour qu'il ait les moyens de faire toutes les démarches sur place. Ah, comme j'ai hâte d'y être.

— Mais comme tu l'as dit, il va y avoir la chaleur. Assouan, c'est un four à cette époque. D'avril à octobre, le thermomètre descend rarement en dessous des cinquante degrés à l'ombre, vous allez cramer sur place.

— Au pire, on travaillera le soir quand le soleil sera couché ou au petit matin avant qu'il ne se lève. Qu'est-ce qui te prend tout à coup ? On dirait que tu ne voudrais pas que je parte. Tu ne te rends pas compte, je n'en tiens plus depuis que j'ai réussi à déchiffrer la tablette d'Horemheb. Depuis quatre ans, je garde secrète mon analyse, mais

si je suis dans le vrai, tu imagines, ce serait la plus grande découverte depuis Toutânkhamon, je pourrais être la Howard Carter du vingt et unième siècle. On est en train de parler des tombes d'Akhenaton et de Néfertiti, Ulrich, ce serait gigantesque, tu imagines les retombées pour l'université. Nous allons devenir célèbres.

Malgré tout ce que pouvait en penser Béate, le temps avait passé en un éclair. Les fouilles commencèrent tambour battant, dès la première semaine d'avril, sous le soleil brûlant d'Assouan.

\*\*\*

Deux mois avaient passé depuis le début des fouilles. Le 5 juin, un mystérieux individu, grand et mince comme une asperge, s'avança sous l'arche blanche de la porte du musée égyptien du Caire. Il était vêtu d'une djellaba grise à fines rayures verticales blanches et sa capuche lui masquait totalement le visage. Il s'acquitta sans un mot du ticket d'entrée en déposant deux billets de vingt et dix livres égyptiennes sur le comptoir de l'hôtesse de caisse. Sans se soucier des autres visiteurs, l'homme, droit comme un piquet, s'engagea dans le mythique musée d'un pas assuré et décidé. Il tourna à gauche dans la galerie principale ouest et traversa l'aile ouest de la salle 46 jusqu'à la salle 6 sans même jeter un coup d'œil aux trésors du passé qui y étaient exposés. Il poursuivit jusqu'au fond du musée pour entrer dans la salle 3, consacrée à Aménophis IV. Il se désintéressa des statues colossales d'Akhenaton, qui attireraient généralement tous les touristes dans cette salle. Il s'arrêta net en fixant une statue représentant le pharaon, assis sur son trône, embrassant l'une de ses filles, elle-même assise sur ses genoux.

C'était là un choix pour le moins singulier face à toutes les splendeurs l'entourant en ces lieux. Polie par le temps, la sculpture ne représentait guère plus qu'une banale tranche de vie conservée par les âges et paradoxalement usée par les ans. Sa datation demeurait sa seule qualité, tant l'érosion due au poids des années rendait ses sujets sans visages méconnaissables aux non-initiés. L'homme, cependant,

fixait le père et l'enfant avec insistance, comme envoûté par la scène. C'était comme si son esprit était ailleurs. Qui sait ? Peut-être auprès de ces sujets ancestraux à jamais gravés dans la pierre.

Une jeune et jolie étudiante égyptienne, âgée d'une vingtaine d'années et attirée par l'étrange attitude de cet individu, s'avança doucement jusqu'à se porter à ses côtés, presque à le toucher, juste à sa droite. L'homme, imperturbable, n'esquissa pas la moindre réaction à l'approche de la jeune femme. Elle demeura quelques secondes immobile avant d'oser engager la conversation, sans même détourner son regard de la statue.

— Captivé, on dirait. Il est vrai que cette sculpture, bien que somme toute banale de prime abord, a quelque chose d'envoûtant quand on s'y attarde un peu, n'est-ce pas ? dit-elle dans sa langue natale, jugeant à la tenue de son interlocuteur qu'il n'avait rien d'un étranger.

Le singulier visiteur ne répondit pas. Il restait impassible, le regard caché sous sa capuche, perdu dans le néant. La jeune femme ne se démonta pas pour autant et continua à parler.

— Savez-vous qu'Akhenaton, car c'est bien de lui qu'il s'agit ici, aurait eu douze enfants, même si, je vous l'accorde, tous ne sont pas officiellement reconnus. N'empêche, douze enfants, et ce, avec six conjointes différentes, dont l'incomparable Néfertiti, la principale et la plus connue de ses épouses, bien sûr. Il aurait eu pas moins de six enfants rien qu'avec elle. On suppose qu'ici, la jeune fille sur ses genoux serait la reproduction de la cinquième fille qu'il aurait eue avec Néfertiti. Une princesse mystérieuse et méconnue qui est sans doute décédée très jeune, entre quinze et vingt ans, présume-t-on, car il ne demeure aucune représentation et aucune trace d'elle au-delà de son adolescence.

— Néfernéferourê, avait prononcé lentement, d'une voix grave et rocailleuse, l'individu en guise d'unique réponse.

— C'est exact, Néfernéferourê, c'était son nom. Savez-vous que cela signifie « *Belle est la perfection de Ré* » ? On sait bien peu de choses sur elle, mais il semblerait qu'elle était surtout connue pour son incroyable beauté, plus belle encore que sa mère, l'incarnation

exacte de son nom. C'est vous dire si cette fille devait être un sacré canon à l'époque.

— Belle est la perfection de Rê, avait lentement répété le mystérieux voyageur.

— C'est cela, oui. Et savez-vous pourquoi certains pensent que c'est elle qui est ici représentée ? Il paraît qu'on aurait retrouvé, à l'intérieur d'un sarcophage datant du règne du pharaon Taharqa, qui a vécu, je vous le rappelle, plus de deux mille ans plus tard, un papyrus racontant comment les noms d'Akhenaton et de Néfernéferrourê avaient à l'origine été écrits sous ces personnages, au niveau du socle de cette statue. Ils auraient ensuite été effacés, martelés à la mort du pharaon. Un papyrus rédigé près de deux mille ans plus tard, c'est incroyable, non ? Enfin, incroyable est le nom qui convient, car ce papyrus a aujourd'hui bizarrement disparu et la plupart des historiens en nient totalement l'existence. Pensez donc, la rumeur raconte que les noms du pharaon et de sa fille n'auraient pas été gravés dans des cartouches en relief à la façon des Égyptiens, mais représentés sous des idéogrammes chinois, chose absolument impossible quatorze siècles avant Jésus-Christ. Tous les égyptologues de renom ont crié au sacrilège et au mauvais canular et pourtant, comme l'histoire pourrait être belle. Imaginez un instant qu'un scribe égyptien aurait pu avoir connaissance des sinogrammes à l'époque d'Akhenaton, cela bouleverserait bien des croyances, ne pensez-vous pas ?

— Les sinogrammes, c'est Thotmosé. Il faut trouver Thotmosé, avait prononcé lentement l'individu qui semblait perturbé, tout en étant sorti d'une longue léthargie.

— Thotmosé ? Je ne connais pas ce scribe. Il aurait vécu sous le règne d'Akhenaton, d'après vous ? demanda la jeune guide.

Mais l'étrange Égyptien ne lui répondit pas. Il tourna les talons et sortit du musée, comme il était venu, d'un pas ferme et assuré, sans adresser le moindre regard à quiconque, ses yeux sombres et noirs toujours perdus dans le lointain. La nuit commençait lentement à tomber sur Le Caire, il allait bientôt être dix-neuf heures et les lourdes portes du musée seraient alors appelées à se refermer.